

JEAN-PIERRE SUAUDEAU

Miroir de
l'absente



*Absente, je te parle.
C'est toi, unique, que ma voix nomme
derrière tout ce que je désigne.*

PASCAL QUIGNARD

*La tristesse durera toujours.
Comme un fleuve.*

YVES CHARNET

Il vaudrait bien mieux pour tout le monde qu'elle meure rapidement, non ?

Tandis que le volet roulant dégage petit à petit, depuis le troisième étage, la vue sur la mer, cette phrase-là prononcée la veille s'impose de nouveau subrepticement, brouillant l'habituel spectacle grandiose et serein déployé sous ses yeux.

La mer s'est retirée.

Elle a abandonné une étendue brune de sable et de vase mêlés où miroitent ici et là, entre les rochers, de minuscules lacs jetant des éclats argentés et changeants que, sans doute, labourent avec fébrilité des crabes soucieux et pressés par l'urgence de leur petit commerce sur la grève libérée pour quelques heures.

La mer offre un visage gris, étal, infini, ne laissant rien deviner de son accouplement rituel avec le fleuve qui agonise là, en cette extrémité d'estuaire, invisible, comme toujours, absent, comme toujours, un mouvement d'aller-retour, un tango langoureux, partir, revenir, partir, surface grise faufilée d'écume venant tamponner le bleu lavé du ciel, composant

un gris bleu immuable, plus ou moins soutenu et contrasté, gris et bleu peints tantôt sur la partie haute, tantôt sur la partie basse de l'indéfectible toile de fond, mais mouvante, mais vivante, parcourue de masses crémeuses que les premières lueurs du jour hivernal commencent à oranger par dessous, chassant les dernières ombres — et aussi une ou deux automobiles, silhouettes éphémères auxquelles Antoine n'a pas plus prêté attention qu'à l'infatigable gazelle, casquette et débardeur noirs, qui effleure quotidiennement le macadam du front de mer et le démoralise d'entreprendre quelque activité sportive que ce soit.

Un trivial décor de carte postale, pense-t-il ce matin, qui le prive de l'apaisement habituel, d'une salubre bouffée d'oxygène. Incapable de transporter son esprit ailleurs, de galoper sur l'étendue sans borne que ses yeux survolent d'ordinaire avec un ravissement enfantin, perturbé, depuis son réveil, par un malaise diffus, envahissant, qu'il a d'abord tenté d'amarrer à la nuit finissante puis de noyer sous divers subterfuges susceptibles d'occuper son esprit (les phrases rabâchées de son cours, la nécessité de se lever, leur brève escapade de la veille sur l'île fluviale, des bribes d'éléments concernant l'article sur Almodóvar promis à Alain, l'heure qui file et la nécessité de se lever, l'invariable paysage du trajet quotidien en train jusqu'à Angers, l'heure qui file et l'urgence de se lever) avant que ceux-là ne s'éparpillent dans le néant, pulvérisés par les gargouillements de la vieille cafetière électrique et par le battement fragile, sous le tee-shirt

blanc, des omoplastes saillantes d'Anne qui, indifférente à sa présence, s'affaire devant le plan de travail de la cuisine, recourt au rituel minutieux de la préparation du thé.

Il vaudrait bien mieux pour tout le monde qu'elle meure rapidement, non ?, avait glissé Clio, l'amie d'Anne qu'il connaît à peine, phrase s'immisçant dans la noirceur du flot radiophonique (il n'y a pas si longtemps, ils s'interdisaient ce verbiage incessant, ils avaient assez à se dire) au cours de leur petit-déjeuner sans parole, mêlée aux parfums pourtant réconfortants de café et de pain grillé échappé du toaster, comme une sale gueule de bois impossible à dissiper, un malaise qu'il ne s'explique pas, préfère ne pas s'expliquer, menaçant de ruiner ce début de journée et dont il n'ose s'entretenir avec Anne compte tenu des circonstances, fuyant son regard défait à la mélancolie accentuée par ses cheveux blonds maintenant coupés courts lui donnant des airs touchants de Jean Seberg (ou peut-être n'est-ce pas de la mélancolie qu'il a lu l'instant bref où leurs regards se sont croisés, ou plutôt l'instant bref où son regard a croisé le sien déjà posé sur lui, mais comme voilé par une taie, montrant une opacité indéchiffrable, pas de la mélancolie, non). Je me dépêche sinon je vais manquer mon train, comme une excuse irréfutable, quand il se lève de table pour couper court, Laisse je vais débarrasser, dit-elle, Tu vas être en retard, qui manque de le retenir, une hésitation, sans que sa main parvienne à amorcer un geste dans sa direction ni sa bouche à prononcer les mots bienveillants ou seulement neutres qu'il

aurait souhaités, Merci, se contente-t-il de dire, balayant rapidement du regard l'inscription sur son tee-shirt blanc « No Future » et plus bas « Without you », séparé par la photo noir et blanc d'un panda. Et devant le miroir de la salle de bain, il se brossera les cheveux en hâte, l'heure encore, s'efforçant d'éviter son propre regard.

Il vaudrait bien mieux pour tout le monde qu'elle meure rapidement, non ?, cette phrase (celle-là, et d'autres qu'il s'efforce de tenir en lisière) prononcée la veille, par Clio (comme tout le monde l'appelait encore, qu'Anne avait perdue de vue puis rencontrée par hasard quelques mois plus tôt), dans ce village même où il était né et n'était plus revenu depuis au moins vingt ans, a suffi à provoquer cet ébranlement, cette fissure par où commence à suinter l'enfance. Une menace diffuse. L'ombre d'une absence.

Ou peut-être est-ce autre chose qui l'indispose, qu'il préfère taire, oublier, l'urgence du départ à la fac où il doit dispenser son cours d'analyse filmique lui fournissant le prétexte suffisant pour écarter momentanément ce malaise, en repousser l'examen au voyage en train qui se profile.

Partir

Quai de gare, ce matin frais d'hiver
Ce serait comme un départ
une fuite

Partir

Mais non
juste un matin
parmi d'autres
La vingtaine de passagers muets
là comme chaque jour de la semaine
Antoine au milieu d'eux
éparpillés sur l'étroite bande bitumée
légèrement au-dessus des voies
du ballast couleur de rouille
Certains qui se connaissent
se reconnaissent
Un début de familiarité
Faible sourire
et parfois quelques mots échangés
banalités qui entretiennent le lien
avec l'homme
 casquette sur joues affaissées
 habituel blouson bordeaux
 à glissière remontée jusqu'au menton
 L'Équipe plié déplié
 et lu minutieusement
 demi-page par demi-page
ou la femme
 veste noire trois-quarts
 avec ceinture qui pend

et coiffure improbable
différente ce matin pourtant
grâce au gel qui joyeusement
hérissonne ses mèches brunes
et sa copine qui monte à l'arrêt suivant
on le sait
pour d'interminables confidences
Les autres qu'on ne voit pas ou si peu
Aux visages hébétés
bouches pâteuses
dans le sommeil encore
simple insomnie dans la nuit inachevée
Silencieux, frissonnants, enveloppés
du flux automobile ininterrompu
des vapeurs d'essence
des gaz d'échappement
tombant du pont qui enjambe la voie
au-dessus des têtes
On n'y prête pas attention
On fume la dernière cigarette
Attente là
Un nouveau départ
Une nouvelle journée
L'illusion d'un commencement
D'un recommencement
Du temps sectionné, séparé, segmenté
Continuité hachée menue

Un départ pourtant
une fuite

Partir

Mais non
Juste un matin

Sentir

L'esprit vagabond
Derrière soi

son corps, des caresses,
des effluves de pain grillé et de café noir brûlant
expliquant le mince sourire sur les lèvres
encore gonflées de la nuit

ou devant soi

l'alignement des bureaux sur les dalles en PVC grises,
celui derrière lequel il faudra prendre place, l'écran
bleuté, les dossiers, les cours
la salle bruisse de murmures étudiants
comme toujours

quand il prendra la parole

Nous commençons aujourd'hui le cycle sur la *Nouvelle*
vague

pour d'autres

le vestiaire, les armoires métalliques,

deux minutes pour enfiler le bleu, la blouse, filer sous les
rampes au néon et subir le bruit des machines qui per-
fore la tête jusqu'au soir

Mais pas là, sur le quai
Un temps intermédiaire
inoccupé
suspendu
Plus pour longtemps
Puisque la voix suave carillonne
l'arrivée de la machine
et comme chaque fois
les mêmes trois minutes de retard
jamais annoncées
incompréhensibles
énervantes
car malgré tout on s'entête
à venir à l'heure exacte
et alors trois précieuses minutes
de sommeil
de lecture
de repassage
de
perdues

Son corps, des caresses
la chaleur réconfortante

de son corps
se glissant subrepticement
entre les draps
la souplesse d'un chat
après la nuit à l'hôpital

Anne

Il vaudrait bien mieux pour tout le monde qu'elle meure rapidement, non ?

Bruit mécanique
Crissement de métal
Fer contre fer
blocage des roues sur les rails
lame tranchant un morceau de temps

ATTENTION

en rouge sur fond jaune rouillé
un avertissement
L'empressement relatif
pour monter
voyageurs moutonniers
tête encombrée
de pensées brumeuses
On monte, on s'assoit, on part

Un homme de l'autre côté de la voie
gilet fluorescent rouge orangé
appuyé en oblique

contre une bobine de bois
plus haute que lui
qu'il pousse
à grand peine
sur une rampe
Sera là ce soir encore
sous les yeux des voyageurs
condamné
à ce châtiment édifiant
la bobine, la rampe, le gilet fluo
Sisyphé au pilori
arc-bouté encore et toujours
contre la roue du temps

On monte, on s'assoit
vibrations sous les pieds
on part
À peine cahotés

Corps immobiles, à l'arrêt
calés dans des fauteuils violets
têtes abandonnées sur l'appui tiède
Voyageurs en prière, yeux clos
Pour une remontée du fleuve
parallèle à la voie
mais invisible
Corps immobiles, à l'arrêt

Et projetés pourtant
flèche sifflante fusant vers la cible
Sans cette sensation-là
D'être envoyés horizontalement
vers l'avant
Plutôt le paysage qui file
bouge, lui,
comme au cinéma
quand ça coulisse derrière les vitres
Habitacle de voiture
comédiens assis, l'un à côté de l'autre
en studio
un homme, une femme
lui, au volant, l'actionnant à vide, enfant sur un manège,
mimant un peu trop ostensiblement les gestes de la conduite
elle, à côté, volubile, permanentée et souriante, vitres comme
autant d'écrans de téléviseur sur lesquels défile un paysage
incertain, flou, un seul et long travelling avant
Grace Kelly et Cary Grant ou Kim Novak et James Stewart
(*Scottie do you believe that someone out of the past, someone
dead, can enter and take possession of a living being?* Un ver-
tige, oui, un léger étourdissement)
Mais là, film muet
Bruit de machinerie
en guise de bande-son
ronnement répétitif
thrène mélancolique

deux motifs en parallèle
l'un légèrement plus bas que l'autre
la cadence quoi ? ternaire ?
un balancement
mé-ca--nique mé-ca--nique mé-ca--nique
auquel on ne prête même plus attention
Qu'on n'entend pas, qu'on n'entend plus
Film minimaliste
sans personnage, sans acteur
qui absorbe
et laisse libre
de dériver
avec lui
sans lui
On n'en demande pas davantage
Mieux que film au scénario alambiqué
tordu
qui mobilise inutilement
On n'en peut plus de ces faux-semblants
poursuites, explosions, crash
A film is just a wife and a gun, disait Griffith
Mais là même pas
Plutôt Meckas, Kuntzel ou Viola
à la manivelle
un miroir tendu le long de la voie
et quoi à voir ?
Corps immobiles, à l'arrêt